

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

SOMMAIRE.

PETITS AVIS.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS ET NOS ESPÉRANCES.

LA COMMÉMORATION DE DON BOSCO ET LA FÊTE DE DON RUA.

Voyage des Missionnaires Salesiens en Patagonie: De Barcelone à Buenos-Ayres.

PETITE CHRONIQUE des Maisons de Franco. Coopérateurs défunts.

PETITS AVIS

I. — La recommandation que nous faisons souvent d'écrire très lisiblement **le nom et l'adresse**, à la fin de chaque lettre, ne s'applique pas seulement à la correspondance de nos Coopérateurs avec Turin; elle concerne toutes les relations que l'on peut avoir avec nos différentes Maisons.

II. — Il nous est revenu que nombre de personnes, amies de nos Œuvres ou ayant envie de le devenir, se demandent sérieusement s'il est permis de visiter les Etablissements de Don Bosco. Nous répondons oui, pour la raison bien simple que l'on a toujours la permission d'entrer chez soi. Partout, quelqu'un est chargé de servir de **cicerone** aux visiteurs; il convient même d'ajouter ceci: nous gardons une particulière reconnaissance aux personnes qui

veulent bien, par une visite toute bienveillante, apporter à nos chers petits de précieux encouragements. Ne pas craindre de distraire son monde; l'expérience prouve que la présence d'un visiteur dans les ateliers détermine un courant de silence, d'attention et de bonne volonté. C'est une vraie bénédiction: qui voudra nous en priver?

III. — Nous insérons bien volontiers les recommandations pour l'âme de nos Coopérateur défunts. Ne pas omettre de les envoyer et avant le 15, sous peine de faire attendre un mois entier des prières à ceux qui nous sont chers.

IV. — La Librairie ecclésiastique de l'Oratoire St-Léon, 9, rue des Romains, Marseille, a un dépôt général de toutes les publications de la Société de St. Jean l'Evangeliste (Tournai) et de la Société St-Augustin (Bruges-Lille). Ce dépôt général, **le seul** pour la région du Midi, fait aux Pensionnats et Communautés religieuses les mêmes remises que les Editeurs. Le caractère de bon goût artistique et religieux de ces publications et l'intérêt que nos Coopérateurs portent aux Œuvres de Don Bosco, décideront certainement tous nos amis à faire leurs achats à la Librairie ecclésiastique de l'Oratoire St-Léon.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

ET
NOS ESPÉRANCES.

Des fêtes splendides ont été célébrées en l'honneur du Cœur Sacré de Jésus, d'abord en 1875, puis renouvelées il y a trois ans.

L'écho suave de ces solennités résonne encore, et voilà que cette année les ramène non moins imposantes. Qu'elle est grande dans sa bonté et dans sa sagesse la Providence de Dieu ! Quand les fils des ténèbres emploient toutes leurs énergies mauvaises à fêter le premier centenaire de la Révolution française, ou plutôt le triomphe de la haine et de l'orgueil conjurés, la divine Providence, elle, par l'organe de l'Eglise catholique et de son Chef infaillible, présente aux fils de lumière le second centenaire de la première glorification publique et solennelle du Cœur de Jésus, c'est-à-dire de l'humilité et de la mansuétude personnifiées au degré le plus haut.

Et puisque Comités et journaux concourent à l'envi à préparer avec zèle cette fête de foi et d'amour, nous voulons, pour ce qui nous concerne, en dire quelque chose à nos chers Coopérateurs et à nos bonnes Coopératrices, persuadés de faire par là chose agréable et utile à leur âme.

Que faut-il donc entendre par ce nouveau centenaire ? et comment le célébrer avec fruit ?

L'année 1689 venait de commencer. La bienheureuse Marguerite Alacoque, l'apôtre du Divin Cœur, désirait, dans l'ardeur de son zèle, que le culte du Sacré-Cœur de Jésus, dont l'extension bénie augmentait sans cesse, fut affermi par l'Eglise elle-même, et propagé partout d'une manière solennelle et définitive. Ce désir la poussa à presser vivement, par l'intermédiaire de fervents adorateurs, l'Evêque de Langres de prêter son concours à cette œuvre.

Le pieux et docte Prélat se rendit volontiers à ces saintes instances, et adressa au Souverain Pontife — alors Innocent XI

— une supplique le priant de permettre que l'Eglise universelle célébrât publiquement la solennité du Sacré-Cœur. La réponse ne fut ni aussi prompte ni aussi complète qu'on la désirait, l'Eglise ne procédant jamais, en fait de jugements et de décisions, qu'avec beaucoup de prudence et de lenteur. En effet, la Sacrée Congrégation des Rites, à laquelle le Pape déféra l'examen de la requête reçue par lui, tout en louant le zèle des postulants et en les encourageant à persévérer dans leur demande, répondit que le moment opportun n'était pas encore venu d'accorder, pour l'Eglise universelle, l'approbation d'une Messe et d'une fête particulières en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Toutefois, le cardinal Alderano Cibo, secrétaire d'Etat, qui s'était chargé de patroner une si sainte cause, ajoutait, dans sa réponse à la Supérieure des Visitandines de Rome, qu'il ne fallait nullement se décourager de ce retard, mais commencer, avec l'approbation de l'Ordinaire, à instituer dans divers diocèses la fête publique ; puis, au bout de quelque temps, renouveler les instances qui auraient alors plus de chances d'être exaucées ; cette règle de conduite, enfin, était la maxime constante de l'Eglise. Quand cette réponse fut parvenue à Paray-le-Monial et à Dijon, la Supérieure de la Visitation de cette dernière ville, se conformant aux sages prescriptions que nous venons d'énoncer, supplia l'Ordinaire du diocèse, l'Evêque de Langres, dont il est parlé plus haut, de permettre dans le monastère de sa ville épiscopale la célébration d'une fête publique et solennelle en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

Nos lecteurs savent que Dijon (ancienne Divio) fit partie, jusqu'en 1731, du diocèse de Langres (Lingone) ; à cette époque, Clément XII l'en détacha pour en former un diocèse à part.

La réponse du prélat ayant été favorable, il fut réglé d'un commun accord que le jour de la fête serait le vendredi après le dimanche *in Albis*. En 1689, ce vendredi tombait le 22 avril. Monseigneur de Langres voulut présider en personne cette solennité pour laquelle les ferventes *Filles du Sacré-Cœur de Jésus*, comme ont mérité d'être appelées les religieuses du saint Evêque de Genève, avaient fait les plus splendides préparatifs. Sa Grandeur, au jour fixé, se rendit processionnellement, accompagnée du Cha-

pitre ducal de la sainte chapelle, à l'Église de la Visitation où l'on chanta en musique la première Messe composée spécialement en l'honneur du Cœur Sacré de Jésus. Le Saint Sacrement y demeura exposé toute la journée; et l'on y érigea une Confrérie pour l'adoration perpétuelle du Sacré-Cœur de Jésus.

Les Annales de la Visitation de cette année 1689 nous parlent avec un saint enthousiasme du concours extraordinaire du peuple et de l'affluence aux Sacrements en cette occasion; elles nous disent quels illustres et puissants personnages de la ville se disputèrent le privilège de faire une heure d'adoration devant le Saint Sacrement. Il y eut surtout un empressement général à se faire inscrire dans la Confrérie du Sacré-Cœur, la première de ces milliers et milliers de Confréries, maintenant répandues par le monde entier; au point que l'on remplit six registres du nom des associés, au nombre desquels il était beau de voir les personnes les plus distinguées de Dijon et des environs.

Ce fut-là vraiment un splendide triomphe du Cœur de Jésus, heureux présage des innombrables triomphes qui l'attendaient dans le monde entier. En vain rencontra-t-il des oppositions; d'abord le scandale pharisaïque des uns, puis l'hérésie des autres et enfin le philosophisme plus ou moins incrédule de beaucoup. La grande dévotion, combattue, calomnieusement taxée de nouveauté, et cependant, dans sa substance, aussi ancienne que le christianisme, persécutée en un mot, suivit son cours, lentement, nous en convenons, mais sans arrêt, jusqu'à nos jours, où nous la voyons, sous des formes variées et toutes très ingénieuses, étendre sur le monde son très doux empire, chaudement appuyée et propagée de tous côtés par Pie IX, de sainte mémoire, et par son très sage successeur Léon XIII.

Dieu le voulait; et aux vouloirs de Dieu nulle puissance humaine ne saurait résister.

Ils étaient arrivés les temps prédits, six siècles auparavant, par St. Jean l'Apôtre et Sainte Gertrude alors que celle-ci demandant, du sein de l'extase, au disciple bien-aimé de Jésus, pourquoi jamais dans son Evangile il n'avait fait mention des trésors du divin Cœur, elle s'entendit répondre qu'une connaissance plus intime et plus parfaite de ces trésors serait don-

née aux fidèles en un temps où les cœurs des hommes s'étant refroidis, ils seraient de nouveau, grâce à cette connaissance, embrasés de l'amour de Jésus-Christ.

Tels singulièrement difficiles que les nôtres, où l'on ne sait ce qui est plus grand, de l'aberration des esprits ou de la perversion des cœurs, de l'esprit d'orgueil ou de la fange de la dissolution morale.

Et parmi cet immonde ravage des âmes, voilà que Dieu est personnellement combattu; voilà que Jésus-Christ, Dieu et homme, est chassé de la famille, de l'école, de la société, que par une intolérable impudence, on appelle civilisés; voilà que Satan se transfigurant de nouveau, revêt des formes plus séduisantes pour travailler à son œuvre de perdition, voilà qu'il devient l'idole de malheureux apostats. Mais pour l'honneur de Dieu, cette victoire, qui nous resta toujours par le passé et que l'avenir nous promet, elle sera nôtre encore, ou plutôt elle sera donnée à Jésus-Christ et à son Église. Cette Epouse du divin Crucifié a vu de bien autres batailles; et elle combattra de bien autres combats avant le jour où Jésus-Christ mettra en déroute les derniers ennemis de l'Église, décrits dans l'Apocalypse: *Hi cum Agno pugnabunt et Agnus vincet illos* (xvii, 14). Rien, par conséquent, ne doit nous déconcerter, ni nous ôter la confiance dans l'issue définitive de la lutte, rien au monde. Jésus-Christ est encore aujourd'hui ce qu'il était hier et ce qu'il sera dans tous les siècles, toujours maître du champ de bataille, toujours invincible dans la mêlée: *Christus heri et hodie; ipse et in sæcula* (Hebr. xiii, 8).

Mais il nous faut, de notre côté, travailler, travailler encore et travailler toujours, raffermir notre foi par la prière et la fréquente Communion. Et comme la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est souverainement efficace pour nous obtenir ce dont nous avons besoin, aimons-la, cette dévotion bénie, et propageons-la avec un saint zèle; surtout faisons-la bien connaître, si nous voulons qu'elle soit bien pratiquée et qu'elle donne en abondance des fruits de salut et de régénération. Là est le point capital. *Il est nécessaire*, écrit un docte et pieux auteur (1), *il est nécessaire d'aimer Jésus avec*

(1) *Le clergé et le Cœur Sacré de Jésus*, par le R. P. SECONDO FRANCO.

plus de ferveur, et de ne pas se contenter d'un amour quelconque de sensibilité, mais d'aspirer à un amour généreux qui porte à observer avec soin les lois de Jésus, qui soit capable de tous les sacrifices que l'amour impose et surtout qui nous fasse retracer les vertus de Jésus, son humilité, son obéissance, sa charité, son zèle; en somme, qui nous fasse devenir de vivantes images de Jésus-Christ. C'est ainsi que l'entendait également notre Don Bosco. Pauvre Don Bosco! Il nous semble le voir encore, ce bon Père, courbé sous le poids des ans et des infirmités, voyageant pour mendier de porte en porte l'obole de la charité en faveur de l'église du Sacré-Cœur à Rome. L'Italie ne lui suffit pas; il parcourt la France et visite l'Espagne. Que de douleurs, ô mon Dieu, que de souffrances, que de sacrifices de tout genre pour que le Cœur de Jésus eût un temple, une demeure dans la capitale du monde catholique. Nous pouvons affirmer que sa vie a été abrégée par des sollicitudes qui un jour paraîtront incroyables et qu'il a dû porter cependant, pour la glorification du divin Cœur. Mais le Pape le désire, le Pape lui confie cette mission, et les désirs du Vicaire de Jésus-Christ sont des ordres pour ce bon serviteur de Dieu qui a établi tout ce qu'il est, comme la Société fondée par lui, dans une soumission pleine et entière au successeur infailible de saint Pierre.

Courage donc, chers Coopérateurs et bonnes Coopératrices; soyons fidèles et persévérants dans cette puissante et tout aimable dévotion. Pratiquons-la avec une ardeur particulière en ce mois qui lui est consacré; mais pratiquons-la dans cet esprit, avec cette constance, cette générosité que nous enseigne Don Bosco et que nous enseignent avec lui tant de ferventes et saintes âmes.

Ce sera un moyen assuré de réaliser en nous les promesses de Jésus-Christ lui-même aux amis de son divin Cœur: il veut leur être un refuge durant la vie et surtout à l'heure de la mort.

LA COMMÉMORATION DE DON BOSCO
ET
LA FÊTE DE DON RUA.

Pendant quarante-quatre ans, le mois de Juin a été marqué à l'Oratoire de S. - François de Sales par la fête de S. Jean-Baptiste, que l'on célébrait avec une imposante solennité.

Bien que le patron de Don Bosco fut en réalité S. Jean l'Évangéliste, les enfants de l'Oratoire externe (Patronage du dimanche) ayant commencé, dès le début de l'Œuvre, à offrir ce jour-là des vœux et des bouquets à notre vénéré Père, celui-ci, jusqu'à sa mort, permit à ses fils de suivre cette tradition. Et maintenant qu'il nous a quittés, les chants et les fanfares s'éteindraient? Plus de fleurs, plus d'enfants venant, par milliers, faire les ovations de l'amour à leur Père bien-aimé?

Oh non! ce mois sera toujours pour nous ce qu'il fut si longtemps. Les anciens élèves viendront toujours offrir leur filial hommage et leurs dons à sa mémoire si chère; et les Salésiens, entourés de leurs orphelins se réuniront, sous la conduite de Don Rua, sur la tombe de leur vénéré Père, pour assurer, par leurs prières, le repos en Dieu à son âme bénie.

Mais cela ne saurait suffire à notre affection. En conséquence le 24 juin, aura lieu, comme du vivant de Don Bosco, et en son honneur, la splendide séance musicale et littéraire d'usage, qui perpétuera ainsi les allégresses et la vénération des années disparues.

Et comme la fête de Don Michel Rua tombe en Septembre, époque où pas mal d'enfants nous manquent et où les Salésiens ont leur retraite annuelle, nous choisirons la veille de la Saint Jean-Baptiste pour dire notre reconnaissance et notre filial amour à notre bien-aimé Recteur Majeur. Don Bosco lui-même avait choisi pour lui succéder, Don Michel Rua, un des premiers enfants qui virent à lui en 1845, son compagnon fidèle durant de longues années, son soutien, son confident et enfin son Vicaire.

Il est donc bien juste que les deux fêtes et les deux noms se confondent dans une démonstration unique et qu'ainsi une douce illusion, fondée sur la réelle et touchante ressemblance des vertus, fasse revivre à nos yeux et pour notre cœur Don Bosco en Don Rua.

VOYAGE DES MISSIONNAIRES SALÉSIENS en Patagonie.

De Barcelone à Buenos-Ayres.

Le Bulletin de Mars, après avoir raconté la visite de Mgr. Cagliero à nos Maisons du midi de la France, annonçait en quelques mots son départ de Barcelone. Il y était arrivé le 21 janvier. C'est là que nous le reprenons pour le suivre dans le reste de son voyage. Donnons d'abord quelques détails sur la conférence des Coopérateurs, tenue le 25 janvier, la veille de l'embarquement.

Mgr. Cagliero à Barcelone. — Conférence des Coopérateurs Salésiens.

Vers 3 h. 1/2 de l'après-midi, la majestueuse et vaste église de N.-D. de Bélen était comble.

Une foule immense, composée en grande partie de l'élite de la société, était accourue et se pressait pour entendre l'Evêque missionnaire traiter un sujet toujours cher aux âmes catholiques : la charité chrétienne.

Les enfants de notre Maison de Sarria chantent un motet, suivi de la lecture prescrite par le Règlement des Coopérateurs, et l'apôtre de la Patagonie monte en chaire.

Son premier mot fut une action de grâces aux habitants de Barcelone, venus en nombre bien plus grand qu'on n'osait l'espérer. Démontrant ensuite la nécessité de donner à la jeunesse, de nos jours surtout, une forte éducation chrétienne, il n'eut pas de peine à prouver du même coup combien il est opportun de favoriser l'Œuvre fondée par Don Bosco pour la régénération de la société. Il dépeignit ensuite, à grands traits, l'amour que Don Bosco nourrissait pour la jeunesse, les sollicitudes qu'il s'est imposées pour elle ; le zèle qui a porté notre vénéré Père à entreprendre les Missions de la Patagonie et de la Terre de Feu, fournit aussi à l'orateur un thème du plus vif et du plus pieux intérêt. Monseigneur trouva, pour parler d'un Père bien aimé, des accents qu'une filiale vénération pouvait seule inspirer.

La douloureuse description de l'état des sauvages confiés au soin des fils de Don Bosco, émut profondément l'auditoire.

Puis, pour exhorter plus efficacement encore les Coopérateurs de Barcelone à s'associer à la grande œuvre de civilisation que l'on poursuit dans ces lointaines régions, Monseigneur rappela une des dernières paroles de Don Bosco, promettant, au nom de Marie Auxiliatrice, une récompense assurée à qui viendra au secours de nos Missions.

Le salut du T. S. Sacrement clôtura la cérémonie. Quelques musiciens distingués de la ville voulurent bien apporter à nos enfants de Sarria, pour l'exécution du *Tantum ergo*, l'appoint de leur talent.

Cette cérémonie a procuré une grande joie aux catholiques de Barcelone. Le souvenir de la visite et de la parole toute de charité de Mgr. Cagliero, leur est resté gravé au fond de l'âme ; aussi font-ils des vœux pour que l'Œuvre de Don Bosco prospère toujours davantage dans leur ville et dans leur patrie.

Le paquebot la *Duchessa di Genova*, ayant à bord la nombreuse expédition de missionnaires Salésiens, touchait à Barcelone le 26 janvier.

Les voyageurs ne perdirent pas de temps pour descendre à terre et venir saluer leurs confrères et nos Sœurs de la ville. Le soir ils se rembarquaient, cette fois en compagnie de Monseigneur Cagliero. Une noble dame, doña Dorotea Chopitea de Serra, insigne bienfaitrice des Œuvres Salésiennes, voulut, avec toute sa famille, accompagner à bord les Sœurs missionnaires.

Le commandant et les officiers firent à Monseigneur le meilleur accueil et le conduisirent à la vaste et belle cabine qui lui était destinée.

Quelques instants avant que le magnifique vapeur ne levât l'ancre, un télégramme fut remis à Monseigneur : c'était M. le marquis Durazzo, de Gènes, qui par une délicate attention exprimait une dernière fois à l'Evêque Salésien et aux missionnaires ses souhaits d'heureux voyage. Dieu a exaucé ces souhaits, comme aussi les prières de nos chers Coopérateurs et de nos confrères. Le voyage a été excellent comme on peut le voir d'après la lettre suivante :

Buenos-Ayres, le 27 février 1889.

Voyage béni. — Une Communauté qui navigue.

TRÈS RÉVÉREND M. LE DIRECTEUR,

Monseigneur me charge de vous donner des nouvelles de notre traversée.

Pour aujourd'hui, je ne vous dirai guère qu'un mot rapide des choses dont notre paquebot a été le théâtre ; je vous parlerai plus au long une autre fois de l'ensemble de notre voyage. Il a été de tous points excellent. Les passagers et l'équipage lui-même reconnaissent n'avoir jamais rencontré une mer si tranquille, un ciel si serein et un état sanitaire aussi bon que l'a été celui de tous, durant la traversée entière. Grâce en soient rendues au Sacré-Cœur de Jésus, à la Très Sainte Vierge et, disons-le, à Don Bosco ; ce sont-là, en effet, les protecteurs auxquels nos chers Coopérateurs nous avaient confiés.

Dès lors, visiblement bénis, voguant sur une mer splendide, pourvus, à bord, de l'ample nécessaire, pouvions-nous n'être pas joyeux ?

D'ailleurs, ce n'est pas en compagnie de Monseigneur que cela pouvait arriver; vous savez qu'il a une provision inépuisable de douce humeur essentiellement communicative.

Nous ne manquions pas d'autres motifs de contentement.

Entourés d'attentions constantes de la part de l'équipage — commandant et officiers en tête — nous étions en outre, de par notre nombre considérable, maîtres non seulement de presque toutes les places de 1^{re} et de 2^{me} classe, mais en définitive de tout le bâtiment. C'est que nous formions une véritable communauté qui se retrouvait partout, à la Messe, au réfectoire, en récréation, dans les cabines. En un mot, nous devons avouer que notre voyage a été une allégresse continuelle, sainte, s'entend, mais véritable allégresse.

Grâce à la bonté du commandant, qui avait fait préparer le nombre d'autels nécessaire, tous nos prêtres ont pu célébrer tous les jours. Entre le ciel et l'eau, loin de tous les nôtres, à la merci de l'Océan qui pouvait en un clin d'œil entr'ouvrir ses abîmes et nous engloûtir, nous éprouvions, à offrir le saint sacrifice, une joie dont vous comprendrez mieux la nature que l'étendue; ce bonheur est certainement la grâce qui nous a touchés plus vivement et pénétrés envers le Dieu qui nous aimait ainsi, de sentiments de louange et de reconnaissance.

Adieux à l'Europe. — Trois solennités.

D'autres consolations nous étaient réservées. Il nous a été donné de solenniser à bord trois fêtes qui nous sont bien chères à divers titres: St. François de Sales, l'anniversaire de la mort de Don Bosco et la Confirmation d'une quantité de passagers qui n'avaient jamais eu la facilité de recevoir ce sacrement.

Le soir du 26 janvier, à mesure que Barcelone disparaissait dans le lointain, nous jetions à la terre d'Europe un regard plein de mélancolie; dans tous les yeux on pouvait lire un adieu ému auquel le silence ajoutait quelque chose de grave et de religieux.

Le 27 et le 28, tandis que le navire nous emportait vers l'Amérique, par la pensée et par le cœur nous retournions à Turin, à notre Oratoire bien-aimé, regrettant de n'y point célébrer, au milieu de nos frères, la belle fête de St. François de Sales. Et comme nous n'osions pas compter sur une cérémonie à bord en l'honneur de notre bienheureux Patriarche, rien ne venait adoucir nos regrets.

Nous avons compté sans l'initiative de Monseigneur, qui organisa la fête et sut lui imprimer un éclat extraordinaire, étant donné le peu d'éléments dont nous disposions.

La fête de S. François de Sales.

Dans la grande salle à manger, on improvisa un autel. Il prit bientôt, sous les tentures damasées, les fleurs naturelles et les splendeurs de l'illumination, l'air d'un maître-autel de cathédrale.

Monseigneur nous dit la Messe et inaugura ainsi la Messe de communauté qu'il célébra depuis tous les jours à 5 h. 1/2. On y récitait les prières vocales qui étaient suivies de la méditation.

La fête de St. François de Sales offrait à l'E-

vêque Salésien une occasion bénie de rompre à ses frères le pain de la parole. Il ne la laissa point échapper: c'eût été, du reste, la première fois qu'il eût résisté au zèle de sa charité.

Sa Grandeur nous anima à remercier Dieu, Marie Auxiliatrice et St. François de Sales des bénédictions de notre voyage, et à marcher fermement dans la noble voie où nous nous sommes engagés, sans jamais perdre de vue ni la fin élevée vers laquelle nous tendons, ni la récompense magnifique promise à qui aura combattu et triomphé. Monseigneur nous exhorta, en terminant, à faire revivre Don Bosco dans nos cœurs, dans nos œuvres, par la charité et la soif du salut des âmes.

Une aimable attention du commandant nous permit de continuer la fête au réfectoire; un plat de plus et un petit verre ajoutèrent à la solennité quelque chose d'inattendu et de point désagréable du tout.

L'anniversaire de la mort de Don Bosco.

Laissez-moi vous dire un mot d'une autre cérémonie qui a remué profondément nos cœurs de fils: *l'anniversaire de la mort de Don Bosco*. Je ne saurais trop dire pourquoi, mais cette date, au lieu d'éveiller en nous des pensées de deuil, de douleur et de larmes, ne nous parlait que de suave consolation, de douceur et de joie. Sur tous les visages, la tristesse chrétienne respirait la confiance et la paix, au point que cet anniversaire ressemblait presque à une solennité.

Monseigneur chanta la Messe. A mesure qu'il disait, dans l'oraison, *ut anima famuli tui Joannis.... in caelesti sede gloriosa semper exultet* (1), sa voix, altérée par l'émotion, fit jaillir plus d'une larme.

Le chant de nos Sœurs nous faisait penser à la fête que les anges célébraient, eux aussi, pour féliciter notre bien-aimé Père au jour anniversaire de sa naissance au ciel.

La suave majesté du *Requiem* et les splendeurs du *Dies iræ*, ce drame liturgique si grandiose et si touchant, ont produit sur moi et sur nous tous une impression extraordinaire. Nos larmes nous étaient un confort. Monseigneur n'était pas le moins ému. Il a dû lui en coûter de ne point nous adresser la parole après la Messe; mais aucun langage ne pouvait rendre plus éloquemment sa tendre et profonde vénération pour un Père dont il fut aimé d'un amour si particulier et si fort.

Premières communions et confirmations.

— Catéchumènes vénérables. — La solennité. — Un équipage chrétien.

Le 5 février, nous passons la ligne équatoriale. Deux jours après, notre cathédrale flottante voyait la troisième grande solennité de notre voyage. Je veux parler de la première Communion et de la confirmation, reçues par un grand nombre de passagers. Ils n'oublieront jamais cette traversée qui leur a apporté tant de grâces.

En troisième classe, nous avons commencé le catéchisme le jour même de St. François de Sales; et parmi ces braves gens, le bon Dieu nous avait préparé d'abondantes consolations. Les catéchistes

(1) Que l'âme de votre serviteur Jean.... soit toujours inondée de joie, sur un trône de gloire au ciel.

— religieux et Filles de Marie Auxiliatrice — étaient douze en tout. J'avais le bonheur d'être du nombre des élus. Nous avons pu lier connaissance avec tous les passagers. Vous ne sauriez croire de quel respect et de quelle affection nous étions entourés. A notre arrivée, tout le monde se levait et se découvrait; de tous côtés, on nous demandait une médaille ou une bénédiction; les enfants couraient se débarbouiller et bientôt se groupaient autour de nous sur la dunette, que le commandant avait bien voulu nous céder pour le catéchisme, comme il nous avait cédé sa cabine pour la Messe et les confessions.

Nous avions régulièrement une centaine d'auditeurs — la dunette n'en pouvant contenir d'avantage; et c'était un beau spectacle que celui de ces enfants, de ces jeunes gens et de ces hommes barbus, presque vénérables, tous le bonnet à la main, attentifs et répondant avec une merveilleuse émulation, comme des simples petits écoliers. Nous en avions de tous les points de l'Italie, et tous les dialectes de la péninsule résonnaient à nos oreilles; mais nous étions compris de tout notre monde.

Quelques-uns de nos catéchumènes ne venaient pas à bout de faire un signe de croix et ne savaient pas même l'*Ave Maria*. Néanmoins, le 7 février, nous avions préparé une soixantaine de confirmants et une vingtaine de communicants.

La fête fut vraiment imposante. La veille, Monseigneur et trois prêtres s'étaient mis à la disposition des fidèles pour les confessions qui commencèrent vers 2 heures de l'après-midi pour finir à 8 heures du soir.

De grand matin — à 3 heures — le commandant, le second et le commissaire du bord présidaient à l'aménagement du tillac des troisièmes, où l'équipage eut bientôt disposé une vaste chapelle rectangulaire occupant la moitié du pont.

Tout est prêt.

Un ample et riche tapis dissimule le parquet et s'étend dans le sanctuaire; de grandes oriflammes et de belles tentures en forment les murs et la voûte. D'énormes vases de fleurs, des oranges et des citronniers dessinent la balustrade de l'autel. Celui-ci, construit tout exprès par un maître menuisier, notre confrère, est élevé sur deux degrés et domine la basilique improvisée.

Il attire l'attention de tous les fidèles.

Vous voyez que notre fête ne manquait pas d'éléments de succès. Elle commence. Une foule considérable de passagers des troisièmes se presse derrière une gracieuse couronne d'enfants; dans le demi-cercle formé par les communicants, bon nombre de messieurs et de dames des premières, puis les parrains et les marraines. Tout ce monde se prosterne à mesure que Monseigneur, accompagné de ses prêtres assistants et suivi du corps des officiers en grand uniforme, s'avance en béni-

issant.

L'ordre et le recueillement sont admirables.

Le commandant, les officiers et l'équipage en tenue assistent aux offices; et leur attitude parfaite produit une excellente impression. Monseigneur fit deux allocutions toutes paternelles. Dans la première, qui s'adressait aux jeunes communicants, il rappela le mot de Napoléon, à propos du plus beau jour de sa vie. Certes, ce trait est connu; mais Sa Grandeur sut le présenter d'une façon si neuve et avec des détails si intéressants et si précis, qu'il restera profondément gravé dans l'esprit et dans le cœur des assistants.

Aux confirmants, il parla de la nécessité de la

Confirmation pour tous en général, en ajoutant que les émigrants qui se rendent dans l'Amérique du Sud, terre corrompue et corruptrice, en ont un besoin tout particulier. Il termina en nous exhortant tous au bon exemple et à la persévérance.

Par les soins du Commandant et à ses frais, les communicants eurent un déjeuner splendide. Le bâtiment était pavoisé comme au grandes solennités. Les parrains et les marraines distribuèrent à leurs filleuls et filleules force images et médailles.

La bénédiction de Monseigneur clôtura cette belle fête, qui fut la dernière chose digne d'être notée, parmi les mille incidents de notre voyage.

Un point... d'attente. — Actions de grâces.

Ici je mets un point.... d'attente. Dans une prochaine lettre, s'il plaît à Dieu, je vous dirai avec quelle affection nos confrères nous ont reçus; je compte vous donner d'autres détails sur le reste de notre voyage.

Bien cher M. le Directeur, notre *Te Deum*, nous l'avons déjà chanté, et je vous laisse à penser de quel cœur et avec quelle émotion. Nous voici en Amérique, terme de nos désirs; les meilleures bénédictions du Seigneur nous y ont accompagnés. Qu'Il en soit à jamais loué et remercié. Mais vous, de votre côté, veuillez associer à notre reconnaissance nos confrères, nos enfants et nos chers Coopérateurs; nous comptons sur leurs prières pour que toutes les bénédictions reçues par nous jusqu'ici, soient une semence de grâces et un gage du bien que le Seigneur se complaira à opérer, nous l'espérons, par notre humble ministère. Nous gardons un souvenir profond des saintes joies de notre voyage; c'est dire que nous ne pourrions jamais oublier l'affectueuse bonté de tout le personnel du paquebot, qui s'est étudié avec un désintéressement et un soin parfait, à prévenir nos moindres désirs.

Le commandant Maschazzini, le second Ghigiolfi et le commissaire Ciolfi méritent une mention particulière. Il leur eût été difficile de se montrer plus bienveillants à notre égard; et je n'entreprends pas de vous dire par le menu, de quelles attentions délicates ils ont entouré l'expédition Salésienne, mais surtout les Sœurs et Monseigneur.

Que Dieu les en récompense et leur accorde beaucoup de voyages aussi heureux que le nôtre, et en compagnie de missionnaires aussi nombreux. Veuillez prier et faire prier pour nous tous, et un peu pour celui qui se dit,

Votre très affectionné confrère en Jésus-Christ

Don AGOSTA.



PETITE CHRONIQUE

DES

MAISONS DE FRANCE

SOMMAIRE. — Marie Auxiliatrice centre des âmes. — Comment la famille Salésienne se prépare à fêter la Madone de Don Bosco. — Attention passive et attention active. — La Semaine Sainte. — Les petits adorateurs. — Résurrections. — Gens à qui il faut rendre la vie dure. — Pierres vivantes et pierres matérielles. — Une tradition Salésienne que les sâcles à venir trouveront vivace. — Le mot magique. — Les 101. — Un train-concert. — Brunoy ! — Evry le Petit-Bourg. — Corbeil. — Eclipses d'une foire. — Histoire d'un panier de croquignolles. — Une idée qui vient de Dieu. — Il n'est jamais trop tard pour bien faire. — Quelques petites victoires de la grâce. — Qui veut être mandataire de la Providence ? — Une souscription qui doit monter. — *Fils de Don Bosco et soldat français.* — Le lundi de Pâques à Valdoigne. — Un départ qui n'en est pas un. — *Quatuor espéro, languis.* — Un chef de gare aimable. — *Erreur de géographie.* — La fête d'un Crucifix. — Un économe qui attend des surprises.

Au moment où ce *Bulletin* s'apprête à porter à nos chers Coopérateurs l'écho mensuel des Œuvres Salésiennes, dans toutes nos Maisons, Marie Auxiliatrice est devenue, d'une façon plus spéciale, le centre des âmes où Don Bosco a mis quelque chose du respect, de la tendre dévotion et du filial amour qu'il avait pour sa Madone à lui. Madone de Don Bosco, elle l'est vraiment ; et nos lecteurs ont dû s'en rendre compte en lisant notre premier article du mois dernier. Ils le toucheraient au doigt s'ils pouvaient voir comment les enfants de Don Bosco se préparent à la fête de Marie Auxiliatrice, s'ils pouvaient surtout suivre la neuvaine au Sanctuaire même de Turin, où notre bien-aimé Père a prié si longtemps et où ses fils ont appris de lui à prier la divine Protectrice des petits et des abandonnés. Notre prochain numéro parlera de ce qui aura été fait pour solenniser le jour où l'Eglise entière, avec la famille Salésienne, invoque et honore la Très Sainte Vierge sous le vocable de *Secours des Chrétiens*.

Dans toutes nos Maisons de France, le mois de Marie provoque un véritable entrain de piété.

A Paris, environ 40 apprentis viennent tous les soirs, après une longue journée de labeur, et avant même de prendre quelque nourriture, assister au mois de Marie.

A Marseille, jamais, paraît-il, la *Bonne Mère* n'avait eu à l'Oratoire St.-Léon des chapelles si nombreuses, si bien ornées et assiégées avec une ferveur si générale et si constante. Sous les portiques, dans les classes, dans les ateliers et même dans les dortoirs, ces chapelles — les *altarini* d'Italie — invitent à la prière. Et le soir, avant de gagner son lit, personne ne manque de s'agenouiller pour dire un dernier *Ave Maria*. C'est le meilleur de la journée à en juger par l'attitude recueillie de tout ce petit monde, qu'il a fallu munir cette année de scapulaires et de médailles, dans une proportion inusitée. Un dernier trait de bonne volonté qui ne va pas sans édification. Le petit entretien qui précède le salut, venant après

une grande journée de travail et de jeux animés, a souvent le privilège de procurer à nos enfants un calme bien naturel, réparateur, nous en convenons, mais qui constitue un pauvre encouragement pour l'orateur, en même temps qu'un acompte inopportun sur le calme officiel dont le couvre-feu donne le signal. Or, on nous apprend que le prédicateur de l'Oratoire St.-Léon est tout heureux de n'avoir recueilli, durant le mois de Marie Auxiliatrice, aucun de ces signes d'assentiment qui dénotent toujours l'attention..... par trop passive d'un auditoire.

Il s'agit par conséquent d'une bénédiction particulière de Marie Auxiliatrice : la *Bonne Mère* ne la refuse jamais, pour peu qu'on cherche à l'obtenir par une résistance au besoin de calme qui se fait sentir à la chapelle et bien avant le couvre-feu. Bénéficiaire net de cet héroïsme : l'attention... active, cette fois, gage de grâces qui souvent ne reviennent plus si nous les laissons échapper.

**

Les offices de la Semaine Sainte se font le mieux possible dans les Maisons de Don Bosco. Partout un grand nombre de nos Coopérateurs les ont suivis avec une consolante assiduité. La décoration des repositoires du Jeudi-Saint fait toujours naître parmi nos Coopératrices une pieuse émulation. C'est à celle qui fournira au sacristain le plus d'éléments de succès dans une entreprise où l'honneur dû au Saint Sacrement est en question. A l'Oratoire St.-Léon, Madame Olive a voulu offrir les fleurs dont la profusion et la qualité témoignaient d'un goût religieux et comme d'un demi-privilège.

Nulle part les petits adorateurs n'ont manqué au divin Maître, qui a été ce jour-là, nous écrivait-on, « le vrai Monarque » entouré et honoré à l'envi par ses fidèles.

A Lille, les plus vigoureux ont pu reprendre leur garde durant la nuit ; il s'agit, on le devine, de la vigueur corporelle : car chez tous, l'amour de Notre-Seigneur est robuste et ne cherche qu'à se manifester. Ailleurs, un de nos chers petits a passé son heure tout entière à genoux et immobile, ne voyant, n'entendant rien de ce qui se faisait autour de lui.

Le jour de Pâques a vu bien des résurrections de bonne volonté assoupies jusque là et luttant avec une ardeur trop..... pacifique contre les infatigables diabolins, qui, dans les ateliers et en étude, ont mission de faire trouver le travail difficile, les outils mauvais, les leçons ennuyeuses, les devoirs impossibles, le professeur exigeant et le contremaître sans pitié. Bonne affaire que la dérouté de tous ces diabolins ; mais l'essentiel est de leur rendre la vie dure s'ils se remettent à leur pauvre besogne qui est de voler Dieu. Ils lui volent, si on n'y prend garde, toute la gloire qu'il attend des créatures et surtout le bonheur de les sauver en les appelant pour toujours près de lui, dans son beau ciel. Et ces malheureux tueurs d'âmes ne se découragent point : que nos enfants le sachent bien et mettent tous leurs soins à demeurer des ressuscités.

**

Demeurer n'est pas le vrai mot, peut-être. On doit ressusciter de plus en plus. Cela est bon, souverainement bon, saint, en un mot. Les âmes ne sont pas seules sujettes à cette résurrection

progressive. Le dernier *Bulletin*, à cette place même, disait des ateliers de l'Orphelinat de Don Bosco à Lille qu'ils sont beaux comme des ressuscités. Des renseignements tout à fait exacts et reçus ces jours-ci, nous permettent d'affirmer que notre Maison de Lille est dans un état permanent de résurrection progressive. Il devient de plus en plus évident, par exemple, que la chapelle n'est plus suffisante. On vient de prendre sur le sanctuaire pour gagner un peu d'espace; mais cette mesure extrême n'est pas de celles que l'on puisse prendre deux fois. Nous savons bien deux moyens infaillibles grâce auxquels la chapelle suffirait jusqu'à la fin des temps: décider que l'on n'acceptera plus d'orphelins et demander aux amis de nos Œuvres de ne plus venir prier là où Don Bosco a prié. Qui oserait nous conseiller ces moyens? Nous croyons plutôt que notre Maison de Lille fera comme ses aînées. Comment d'ailleurs aurions-nous la pensée de procéder autrement que notre vénéré Père?

« Avant de donner de l'extension à une de ses Maisons, Don Bosco attendait que la nécessité lui en fût bien démontrée. Il n'entreprenait de nouvelles constructions que lorsque les anciennes étaient devenues notoirement insuffisantes à loger les enfants. Toujours les pierres vivantes précéderent, pour ainsi dire, les pierres matérielles » (1).

Grâce à Dieu, les *pierres vivantes* sont loin de nous manquer. N'est-ce pas un signe évident que les pierres matérielles ne doivent plus se faire attendre? Nous livrons cette pensée à nos chers Coopérateurs du Nord: ils ont, au fond du cœur et ailleurs encore, ce qu'il faut pour la méditer efficacement devant Dieu et devant les hommes. Contentons-nous, ce mois-ci, de leur proposer un *prélude*: leur intelligence de la charité qui donne deux fois parce qu'elle donne vite, nous dispensera de toucher un seul mot des résolutions indiquées par la nature du sujet.

Les enfants pour qui nous plaidons voudraient être plus nombreux, surtout quand ils ont une occasion de prier plus spécialement pour leurs bienfaiteurs. La mort de deux bonnes Coopératrices, Mesdames Faure et Jules Scrive, leur a imposé tout dernièrement le devoir si doux de la reconnaissance. Madame Scrive, aux jours pénibles qui suivirent l'incendie de l'Orphelinat, fut une des dames qui, à plusieurs reprises, envoyèrent à nos enfants le repas tout préparé.

..

Parmi les traditions Salésiennes que les siècles à venir trouveront admirablement vivaces, on peut mettre, sans crainte de se tromper, la grande promenade annuelle — *la passeggiata lunga*. Sous n'importe quelle latitude, ce mot magique fait battre délicieusement le cœur de tout écolier qui a l'esprit de corps. Or, le lundi de Pâques, le mot magique courait de bouche en bouche à l'Oratoire de Don Bosco à Paris. Bientôt la fanfare le jette allègrement aux échos du quartier, à mesure que les internes et les externes descendent la rue de Ménilmontant. Les braves gens que l'on met en émoi sur le passage prennent un moment la troupe aux martiales allures pour un régiment de la garnison — et c'est flatteur — d'autres pour un bataillon scolaire, ce qui ne l'est

pas du tout. Tout s'explique. C'est que jamais la grande promenade n'avait réuni pareil nombre de vaillants petits hommes. Ils sont 101. Pour la circonstance chacun d'eux a pris modestement le surnom de *Jarret-d'Acier*.

Les jeunes courages qui n'ont pas encore fait leurs preuves sont réduits à la promenade de *désir*; c'est le cas de bien quelques petiots, appartenant aux dernières sections du Patronage. Mélancoliques — beaucoup, et résignés — très peu, ils prêtent l'oreille pour saisir les derniers accents de la fanfare qui s'éloigne et dont les vigoureuses mélodies sont couvertes peu à peu par le brouhaha de la grande ville qui s'éveille. Plus rien.... Les 101 se dirigent vers la gare de Lyon où ils doivent prendre le train pour Brunoy. Ignorant les mystères du plan d'ensemble de la promenade, concerté par qui de droit, à l'aide des cartes de l'Etat-major, ils marchent de surprise en surprise. Durant le trajet, la fanfare donne un concert à peu près continu. Les voyageurs ne sont pas seuls à en profiter. La brise s'empare de quelque lambeau sonore et l'emporte au loin; les paysans, immobiles, se demandent qui leur envoie ce salut éclatant, pendant qu'un vieux coursier, oubliant la charrue et le rude labeur de chaque jour, tressaille à cette bouffée d'harmonie, pointe les oreilles, puis, les naseaux frémissants, hennit de joie au souvenir guerrier des chaudes et glorieuses épopées d'antan.

Brunoy! On descend, mais pour se remettre en route à travers la forêt de Sénart. Huit kilomètres environ. Pas un traînard et tout le monde arrive heureusement au pied d'un gracieux village (1) composé presque uniquement de riches villas. On admire de grand cœur la beauté du site et l'on déjeune de même. Le menu, tout à fait champêtre, mais réconfortant, a été fourni par de généreuses bienfaitrices. Ces largesses sont un appoint si sérieux, quand il s'agit de grande promenade, — les appétits ordinaires devenant extraordinaires — que Don Ronchail est disposé à rendre moins rares les *passeggiate lunghe*, si le *service des vivres* est organisé, comme la dernière fois, par la charitable initiative de nos Coopératrices. Cependant les musiciens ont repris des forces; on s'en aperçoit. La fanfare prend la tête de la petite colonne qui se trouve bientôt à Corbeil, où la foire bat son plein. On ne résiste guère aux entraînantés séductions d'un pas redoublé. Le triomphe des baraques de tous genres subit une éclipse totale: désertées en masse, et sans pitié.

Les *phénomènes* demeurent sans admirateurs; et l'orgue de Barbarie du manège, renonçant à moudre l'air de la reine Hortense, attend patiemment le retour de la faveur populaire. Les 101, suivis par une foule sympathique et charmée, se dirigent vers la gare. Quelques morceaux bien choisis dédommagent les habitants de Corbeil des attractions dont ils se sont privés pour faire aux enfants de Don Bosco une sorte d'ovation toute bienveillante et spontanée.

Il est 5 heures. Le train emporte les 101, qui rient à Ménilmontant bien las, mais bien heureux aussi et tout prêts à de nouvelles excursions.

Un mot encore sur cette promenade.

Parmi les provisions, se trouvait un gros panier rempli de croquignolles qui ont complété le dessert et remplacé le goûter en chemin de fer.

(1) DON BOSCO, par le docteur D'Espiney, 10^{ème} édition, p. 105.

(1) Evry le Petit-Bourg.

Cette gâterie avait été procurée avec les économies de trois charmants enfants d'une famille des plus affectionnées à Don Bosco et à ses Œuvres. Ces enfants sont admirables de dévouement pour l'Œuvre de Ménilmontant. Ils travaillent courageusement et font des efforts pour être bien sages. A la fin de la semaine, ils présentent leurs bons points à papa et à maman qui les leur paient largement, et le croirait-on? tout est mis de côté pour les orphelins de Don Bosco. Ils sont si heureux quand ils viennent apporter leur offrande! Dernièrement l'aînée avait oublié un sou dans son porte-monnaie; elle voulut revenir sur ses pas pour le remettre: on lui fit observer qu'elle pourrait le faire une autre fois. « Oh! non, répondit-elle, il faut tout donner, jusqu'au dernier sou. »

Que Dieu bénisse ces chers enfants et leurs parents! Que Marie Auxiliatrice et Don Bosco les protègent!

N'oublions pas non plus un trait qui nous semble indiquer une vue particulière de la Providence, touchant l'avenir et l'extension de l'Oratoire de Ménilmontant.

Un enfant qui se prépare à faire bientôt sa première Communion a trouvé un moyen d'attirer sur lui les bénédictions de Dieu pour ce jour solennel. C'était du reste le conseil qu'avait donné une de nos généreuses bienfaitrices; nous espérons que ce conseil et l'exemple de l'enfant seront suivis.

Il a donc obtenu, qu'en souvenir de sa première Communion, ses parents paient la pension d'un an à un orphelin de Ménilmontant, à raison de un franc par jour. Nous faisons des vœux pour que d'autres l'imitent. Don Ronchail sera heureux de former un tableau d'honneur sur lequel on inscrirait les premiers communiant qui auront payé la pension d'un an, d'un semestre, d'un trimestre, etc. aux orphelins de Don Bosco.

Cette idée est évidemment de Dieu. Elle fera son chemin dans les cœurs.



Nous avons commis, paraît-il, envers La Navarre, un oubli que nous n'oserions presque pas réparer, s'il était jamais trop tard pour bien faire. Le *Bulletin*, en effet, devait dire que Mgr. Tortel, archiprêtre de Toulon, a bien voulu venir présider, à l'Orphelinat agricole de S. Joseph, la fête de S. François de Sales. A la Messe de Communion, célébrée par lui, le respect avec lequel nos enfants se sont approchés de la sainte Table l'a pieusement et vivement impressionné. La bonne tenue et l'ordre que Mgr. Tortel a constaté dans la Maison ne pouvaient affaiblir l'impression du matin; et cet excellent bienfaiteur a eu la délicatesse amabilité de dire sa satisfaction, d'abord dans un toast charmant, puis à plusieurs personnes de Toulon et d'ailleurs encore.

Puisque nous voilà à peu près en règle avec la reconnaissance, disons, à propos de S. François de Sales, comment on essaye de l'imiter à La Navarre. On est en récréation. Un enfant, d'une adresse tout à fait... relative, espérant néanmoins procurer un peu de gloire à son camp, donne au ballon un coup de maître (ô illusion!) et attrape en plein... un camarade. Le ballon est manqué d'autant. Le petit homme victime d'une confusion de distances si notable est d'abord très ému: mais un éclair de réflexion lui re-

donne son sang-froid et il dit tranquillement: « Je prends ceci avec patience. »

D'autres remportent sur eux-mêmes des victoires qui ne sont pas moins consolantes. On ne peut guère appeler autrement une lettre comme celle-ci, adressée par un de nos chers petits à sa mère:

« Vous m'avez promis de venir bientôt me voir; au lieu de me porter de petites friandises comme d'habitude, je vous prie de changer pour cette fois et même pour l'avenir. A la place, apportez-moi un beau bouquet de fleurs artificielles pour mettre devant la statue de N.-D. Auxiliatrice, dont nous faisons le mois avec beaucoup d'entrain. »

Voici enfin ce que la grâce met au cœur d'un enfant qui, avant d'être admis à l'Orphelinat, donnait à sa mère pas mal de souci:

« Je voudrais rester toujours ici. Vous me demanderez le pourquoi de ma décision, le voici: C'est parce que je ne veux plus retomber dans le péché; et dans notre quartier il y a beaucoup de mauvais camarades qui me feraient retomber dans le mal. »

Ces riens ne mériteraient certes point d'être notés s'ils ne disaient, avec une éloquence édifiante, qu'à La Navarre comme dans les autres Maisons de Don Bosco, le bon Dieu ne perd ni son temps ni sa peine.



Les ateliers, quelque florissants qu'ils soient, ne constituent pas pour nos Maisons la ressource que l'on pourrait penser. Notre but étant d'apprendre un métier aux enfants, c'est à eux et non à des ouvriers formés que le travail doit être confié. Le contremaître passe son temps à donner des leçons de principes aux commençants ou de fini aux anciens.

Il résulte de cette obligation de suivre l'enfant pour lui faire acquérir l'habileté technique, une différence considérable entre la quantité de travail fournie par nos Maisons et celle que donnerait un atelier trois fois moins nombreux, mais composé de véritables ouvriers. Et le soin que nous mettons à cultiver le tempérament professionnel de l'apprenti, — au lieu d'en faire une machine, exacte, si l'on veut, mais sans initiative — diminue encore cette somme de travail. Mais la qualité doit toujours être obtenue, selon la nature de l'ouvrage et la capacité de l'enfant. C'est un point sur lequel Don Bosco insistait.

Dès lors, on admettra sans peine que nos ateliers ne sont pas une source de bénéfices. C'est le cas tout spécial, nous dit-on, de notre Imprimerie de Nice. Un de nos bons Coopérateurs, frappé des succès de cet atelier et de l'excellente allure qu'on lui reconnaît de tous côtés, a voulu lui donner un nouvel essor, en mettant à la disposition de Don Cartier une certaine somme, destinée à payer aux frais généraux. Mais hélas! il ne s'agit que d'une avance à rembourser dans quelques mois. Si d'ici-là quelque mandataire de la Providence se présentait pour accomplir la petite formalité en question à la place de Don Cartier, nous savons bien des cœurs où l'action de grâces naîtrait profonde et disposée à durer.

L'atelier de reliure est en voie de progrès. On vient d'y installer un superbe laminoir, que le constructeur a cédé volontiers... moyennant 1300 francs. Une souscription ouverte depuis l'achat a déjà atteint un chiffre convenable; mais d'après les dernières nouvelles, on est encore loin du to-

tal. Nous comptons bien parler autrement le mois prochain.

Les anciens de l'Oratoire S.-Léon à Marseille ne manquent pas de venir faire leurs Pâques dans la chapelle où ils ont pris les saintes habitudes de la vie chrétienne. Nous parlons de ceux qui habitent la ville ; les autres, ceux que le souci de leur avenir a dispersés un peu partout, viennent de temps en temps retrouver leurs maîtres, par une correspondance dont nous voulons donner un aperçu à nos chers Coopérateurs.

Laghouat (Algérie), le 15 avril 89

BIEN CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

C'est du milieu du désert que je vous envoie ces deux mots de lettre. Le bon Dieu m'aime beaucoup. Depuis longtemps je n'avais pas vu de prêtre et maintenant nous arrivons dans un endroit, vilain trou, où se trouve un prêtre. Nous pourrions faire nos Pâques. Notre commandant s'est entendu avec ce prêtre pour chanter la Messe dimanche. Nous faisons les répétitions tous les jours... Le Curé nous a parlé des nous confesser. Dimanche nous ferons tous nos Pâques. C'est une grâce de Marie Auxiliatrice et de mon Père Don Bosco. Remerciez le bon Dieu pour moi, cher ami....

Votre élève reconnaissant, fils de Don Bosco et soldat français.

Les bienfaiteurs de nos enfants partageront certainement notre consolation, à la lecture de cette lettre d'un petit soldat resté fidèle aux affections qui honorent, soutiennent et gardent tout près de Dieu le cœur où elles ont un asile assuré.

Le lundi de Pâques, la fanfare de l'Oratoire St.-Léon a obtenu un succès que les gestes glorieux de sa sœur de Ménilmontant ne sauraient nous faire passer sous silence.

Expliquons-nous.

Il y a une dizaine d'années, les Salésiens, à peine installés à Marseille, furent chargés du service religieux d'une chapelle située dans la commune de Gréasque, près de Valdonne. Don Savio inaugura cette mission. Son air doux et affable, ses manières simples, attirèrent bientôt toute la population, composée en grande partie d'ouvriers italiens, occupés dans les mines. Aujourd'hui le nom de Dieu est béni et ses louanges résonnent là où le démon réalisait des profits bien cruels pour les âmes.

Or cette année, celui de nos confrères qui est chargé de cet important service a voulu préparer ses chers ouvriers au grand devoir pascal, par une solide Mission. Elle devait se clôturer le lundi de Pâques, par l'érection d'une croix monumentale. Et c'est à cette fête que devaient prendre part nos enfants.

En conséquence, de grand matin, départ. Il faut s'entendre. Le premier ne fut pas le bon, le train direct pour Valdonne ayant oublié d'attendre notre caravane, qui dut se rabattre sur un train foncièrement omnibus. Coût : deux heures d'arrêt à Aubagne. Les heures ne sont jamais plus longues que lorsqu'on les souhaite courtes. *Quau espero, languis*, dit-on en Provence. Le chef de gare comprit que cet adage régissait le cas présent. Aussi, inspiré par la délicate pensée de procurer un peu de diversion à ses hôtes involontaires, pria-t-il nos jeunes musiciens de traiter

par l'harmonie l'impatience de leurs compagnons. Cette aimable industrie, dont nous voulons remercier ici M. le Chef de gare d'Aubagne, eut le succès le plus complet.

D'ailleurs, le P. L. M. est si bon pour les fils de Don Bosco que l'on ne pouvait rien refuser au représentant officiel de la Compagnie.

Enfin la question était d'intérêt général. Bientôt, voyageurs et employés sont occupés à applaudir notre fanfare, sous prétexte que ce n'était que justice.

A midi, arrivée à Valdonne. L'Ingénieur des mines des Bouches-du-Rhône, M. Louis Bouche, chevalier de St. Grégoire, reçoit son monde avec une bonté toute paternelle. Un réfectoire, décoré avec goût et orné de choses substantielles, attendait la caravane. Nos enfants, peu habitués à ces menus princiers, et s'accusant d'une *erreur de géographie*, font mine de se retirer. Point : il faut rester.

Bientôt toute timidité disparaît et la circonstance du train omnibus aidant, M. Bouche peut se convaincre de la vérité d'une parole de Don Bosco, si bien formulée par le docteur d'Espiney

Si l'enfant est un ange
Quand il est sur la terre, il a bon appétit.

Au dessert, M. Bouche porte un toast à la prospérité de la Congrégation Salésienne. Il la remercie du bien qu'elle a fait et fait toujours aux ouvriers des mines du Thubet. Puis, laissant parler sa foi, il s'exprime, au sujet de notre humble Congrégation, en des termes qui ont profondément touché l'assistance, mais que nous n'osons vraiment mettre ici.

A trois heures commence la cérémonie de la bénédiction de la Croix. Dans la chapelle, toute petite mais superbement décorée, prennent place MM. les ecclésiastiques des paroisses environnantes, la famille Bouche, la famille Amédée Olive de Marseille et plusieurs membres de la famille Bivert. Une place était vide. Monsieur le Directeur des mines, l'illustre Commandeur de l'Ordre de St. Grégoire, l'insigne bienfaiteur de notre Œuvre, retenu au lit depuis déjà plusieurs mois, n'avait pu se rendre au milieu de ses ouvriers.

Nous le recommandons d'une façon toute particulière aux prières de nos Coopérateurs.

La population était massée sur la vaste place de l'église.

M. l'abbé Olive, fils de M. Amédée Olive et frère d'un religieux salésien de St^e Marguerite, professeur au collège Belsunce, prend alors la parole. Il loue le courage et la piété de ces bons mineurs, les félicite de l'union qui existe entre eux, union qui doit avoir sa source dans la Croix du Divin Sauveur. Il leur montre la religion comme base et fondement de tout bonheur. « Rejetez bien loin de vous les maximes des impies qui cherchent à vous séparer de l'Eglise et à vous éloigner des Sacraments. N'écoutez pas les paroles sonores mais creuses de ceux qui prêchent la révolte et sèment l'insubordination : car pour toute récompense vous ne récolteriez que la misère, la ruine, le crime et peut-être le bagne. » Jetant un regard sur l'état actuel de la société, il engage les ouvriers à réagir contre le courant d'impunité, à arborer fièrement le drapeau de la Croix et à se montrer toujours chrétiens fervents et résolus. « A genoux, frères, s'écrie l'orateur, frappons-nous la poitrine et demandons pardon à Jésus-Christ des outrages qu'il reçoit tous les jours. » Les genoux fléchissent, des milliers de têtes s'inclinent respectueusement, la fanfare jette dans

les airs ses notes graves et harmonieuses et le Crucifix apparaît à tous les regards comme une vision lumineuse. Des larmes coulent de tous les yeux.

Cette solennité, véritable triomphe pour la Croix, a été clôturée par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

La journée s'avance et il faut repartir, au grand regret de cette foule qui ne se lasse d'applaudir et d'admirer. Un dernier salut à Jésus dans son tabernacle, un dernier merci à M. Bouche et en route pour Marseille.

On devine sur quel sujet roula le caquetage de la caravane. Et à l'Oratoire, les gens qui n'avaient point fait le voyage eurent un compte-rendu enthousiaste et détaillé. L'économiste écoutait... Quand ce fut fini, il insinua entre deux soupirs convaincus, que si l'on voulait fêter ses croix à lui, il se contenterait de démonstrations moins éclatantes, mais plus pratiques, à son point de vue absolument particulier. Il ajouta, pour souligner sa pensée, qu'en fait d'harmonie, le tinte-ment argentin de petites choses sonnantes et trébuchantes lui allait droit au cœur; c'est qu'il n'est rien de tel, pour redonner un peu de sommeil paisible à un économiste dont les rêves sont peuplés de factures, d'échéances et autres apparitions nullement fantastiques, puisqu'elles sont malheureusement d'impitoyables réalités.

Souhaitons que ce mois-ci réserve à l'économiste de St.-Léon des surprises comme il les aime.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Avril-Mai 1889.

France.



AIX-EN-PROVENCE: M. le chanoine Poulon, curé de St. Jean de Malte, *Aix-en-Provence*.

ANGERS: M. le chanoine Chesnet, *Angers*.

AVIGNON: M. le chanoine Bernard, curé-doyen de *Cavaillon*.

BAYONNE: M. l'abbé Doyahambèdère, curé-doyen, *St. Jean de Luz*.

BOURGES: M. l'abbé Lebeau, curé-doyen, *Sancerques*.

GRENOBLE: M. l'abbé Jean-Pierre Fusat, ancien aumônier, *Viriville*.

MARSEILLE: M. l'abbé Mathias, directeur de l'École Fénelon, *Marseille*.

NANCY: M. l'abbé Benoît, supérieur des Religieuses de la doctrine chrétienne, *Nancy*.

PARIS: M. l'abbé Roquette, curé de Saint François-Xavier, *Paris*.

VERDUN: M. l'abbé Morisot, curé d'*Inor*.



AIX-EN-PROVENCE: M. Joseph Gras, *Salon*.

AMIENS: M^{me} V^{te} Beaucousin, née Marie-Joséphine-Elisabeth Desjardins, *Amiens*.

BEAUVAIS: M. le marquis de Frotté, *Senlis*.

CAMBRAI: M^{me} Scrive-Loyer, *Lille*.

— M^{me} Charvet-Delemer, *Lille*.

— M^{me} Georgette-Alexandrine-Eugénie Rogez-Deplanck, *Lille*.

CHALONS: M^{me} Camille Courcenet, *Châlons-sur-Marne*.

CHAMBÉRY: M. Humbert Grange, ancien député, *Randens*.

FRÉJUS: M. Gustave Lemoul, *Vidauban*.

GRENOBLE: M^{me} Fanton, née Bonnot de Massy, *Grenoble*.

— M^{me} la comtesse de Michalon, *La Baisse*.

— M^{me} Anne Pinet, *Grenoble*.

— M. Berthuin, *Saint-Pierre de Chérennes*.

MARSEILLE: M. Chaix, *Marseille*.

— M^{me} Ange, *Marseille*.

NANTES: Mademoiselle Foucault, *Nantes*.

PARIS: M. le marquis de Rosambo, *Paris*.

SAINT-FLOUR: M^{me} L. de Sauret d'Audiac, née d'Aurelle de Paladines, *Saint-Flour*.

Etranger.



AUTRICHE-HONGRIE: M^{me} la princesse Marie de Schwarzenberg, née comtesse Kinsky von Ochynic et Tettau, château de Wossow (*Bohême*).

BELGIQUE: M. Barthélémy-Célestin-Joseph Criquillon, *Lierre*.

— Madame Falise, *Rouv*.

ITALIE: M. l'abbé Jean Pierre Girod, *Roisin (Aoste)*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à D. Lemoyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date, seront retardées d'un mois. —

Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres, pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec permission de l'Autorité ecclésiastique — Gérant: MATHIEU GHIGLIOSÉ

1889 — Imprimerie Salésienne.